

Cette année-là, au printemps, une épidémie de rage se déclara brusquement dans le comté d'Ether, en Géorgie. La maladie était surtout propagée par les renards, et les fermiers, pendant les mois d'avril et de mai, en tuèrent plus de soixante-dix et les apportèrent à Cotton Point, au bureau de l'officier de santé du comté.

Les têtes de renards, soigneusement enveloppées de plastique, furent expédiées à Atlanta, au Service d'hygiène de l'État.

À ce qu'on sait, aucun être humain ne présenta les signes cliniques de la rage – le bétail, surtout, fut touché –, encore que l'on ait signalé deux cas de morsure chez des résidents de la zone périphérique de Cotton Point appelée Damp Bottoms.

L'une des victimes, un vieil homme qu'on connaissait seulement sous le nom de Woodrow, fut retrouvé mort, gisant sous sa maison. On l'enterra aux frais de la municipalité, dans un coin pelé et sans ombre du cimetière Horn, sans service funèbre. Aucune analyse médicale n'avait été pratiquée.

L'autre était une fille de quatorze ans, Rosie Sayers, que des cauchemars tourmentaient toutes les nuits.

Rosie Sayers était grande, avec une ossature délicate, et ses dents de devant reposaient entre ses lèvres comme

des pétales de fleur. Elle avait peur des choses invisibles et ne sortait de chez elle que lorsqu'elle y était forcée.

Sa maison avait un toit plat en bois gauchi. L'intérieur était divisé en cinq chambres par des cloisons en planches mal jointes, si bien que de chacune des pièces on pouvait voir ce qui se passait dans la pièce voisine.

Elle vivait là avec sa mère et ses frères et sœurs. Ils étaient quatorze en tout mais Rosie n'avait jamais compté ni même songé à le faire.

Les enfants dormaient en compagnie des hurlements nocturnes de Rosie – ça faisait partie de leur vie quotidienne, comme la respiration sifflante du plus petit –, mais les hommes que la mère recevait dans son lit s'éveillaient en sursaut et parfois même se sauvaient dans l'obscurité en se prenant les pieds dans les jambes de leur pantalon.

La mère la croyait ensorcelée et, de temps à autre, lui enfonçait des aiguilles dans le dos pour l'exorciser. Cela se passait généralement après la fuite, en pleine nuit, d'un visiteur. Rosie, le dos nu, debout devant sa mère, se laissait faire.

Le jour où le renard l'avait mordue, Rosie Sayers était venue en ville pour acheter à la boutique de M. Trout une boîte de cartouches calibre vingt-deux. L'homme qui rendait visite à sa mère cette semaine-là aimait la chasse.

M. Trout tenait un magasin dans la partie nord de la rue principale. À chaque entrée de client, une ficelle fixée à la porte déclenchait un tintement de cloche. Les gens de couleur s'arrêtaient sur le seuil et attendaient. Les Blancs entraient et se servaient eux-mêmes. L'intérieur était éclairé par une ampoule nue qui pendait à un fil.

Il sortit de l'obscurité, comme un spectre, pensa-t-elle. Rayonnant dans sa haute taille et sa blancheur.

– C’est pour quoi ? dit-il.

– Des balles, dit-elle, et le mot se perdit dans le noir tandis que le son de la cloche se prolongeait.

– Parle plus fort, gamine.

– Des balles de vingt-deux, dit-elle.

Il se retourna, passa un long doigt blanc sur l’étagère. Lorsqu’il revint vers elle il tenait à la main une petite boîte.

– Ça fait soixante-dix cents, dit-il, et elle chercha dans la poche de sa chemisette le dollar que sa mère lui avait donné, un billet humide, roulé en boule, qu’elle lissa avant de le tendre à M. Trout.

Il prit l’argent et rendit la monnaie de sa propre poche. M. Trout n’avait pas de caisse enregistreuse. Il posa la boîte de cartouches dans la main de Rosie car il n’avait pas non plus de sacs d’emballage. Elle n’avait jamais eu entre les mains une boîte de cartouches et s’étonna de leur poids. Lui, les bras croisés, attendait.

– Je vais pas rester là jusqu’à la fin des temps, dit-il.

Elle marcha vers la sortie nord de la ville puis longea la voie de la compagnie Géorgie-Pacifique vers l’est, puis le nord, derrière la scierie. Damp Bottoms était là, avec ses murs d’argile rose. Pas un arbre en vue. Elle trouvait normal que les arbres n’osent pas pousser près d’une scierie.

Entre la scierie et les maisons s’élevait un entrepôt dont les deux portes en vis-à-vis étaient cadennassées. Sur les côtés s’ouvraient des fenêtres étroites et crasseuses. Les frères de Rosie disaient qu’il y avait des cadavres à l’intérieur, mais elle n’avait jamais cherché à voir par elle-même. La grand-mère de Rosie était morte dans son lit, la bouche ouverte et tordue comme

si la vie qui s'enfuyait d'elle s'était frayé par là son chemin. Elle espérait bien ne plus jamais revoir une personne morte.

Elle passa très au large des fenêtres, en détournant les yeux. Se sentant hors de danger elle regarda de nouveau droit devant elle et alors, elle vit le renard. Fatigué, son poil roux terni, il eut l'air en quelque sorte de la reconnaître.

Elle se figea, et le renard dressa la tête. Elle recula lentement d'un pas et il avança sans réduire entre eux la distance. Puis il bougea encore, vers elle, et parut se balancer. Elle entendit, tandis qu'elle reculait, le bruit de sa propre respiration.

Ce mouvement ne fit que l'attirer : quelque chose le tirait vers elle.

– S'il vous plaît, monsieur le Renard, ne me donnez pas votre poison, je vais quitter votre chemin, je vais disparaître aussi vite que vous m'avez vue.

Elle savait par ses frères que maintenant les renards portaient en eux un poison. Pire qu'un serpent. Elle s'arrêta encore, et lui avec elle. Ses frères disaient que lorsqu'un renard empoisonné vous mord, vous êtes également empoisonné.

L'animal leva la tête, et elle se mit à courir. Elle ne savait où elle allait. Ses jambes, pourtant vigoureuses, semblèrent s'emmêler au bout de quelques pas, et elle vit avec surprise, juste avant de tomber, le renard entre ses pieds. Alors elle ferma les paupières et perçut le choc du sol.

Elle ne sentit pas les morsures. Le renard grondait – un ton plus haut qu'un chien, et ça roulait, rapide, dans sa gorge – et alors elle rua des deux pieds et sentit sous ses talons la fourrure et l'ossature de la bête qui

cria. Elle donna encore des coups de pied, mais dans le vide.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, le renard avait disparu. Aussi vite qu'il était apparu.

Elle se releva lentement, reprenant haleine, et se mit à s'épousseter. Elle faisait ça consciencieusement, elle n'aimait pas être sale. C'est seulement lorsque sa main toucha l'intérieur de son mollet et qu'elle sentit le sang qu'elle sut qu'il l'avait déchirée.

Elle vit les morsures, deux petites ouvertures sur la même jambe, plus près de la cheville que du genou. À peine de sang, déjà séché, sauf autour de la peau déchirée. Elle se laissa glisser assise sur le sol et fondit en larmes. L'argile était brûlante, mais cela non plus elle ne le sentit pas.

Elle pleura parce qu'elle était contaminée par le poison.

À force de pleurer elle eut mal à la tête et se releva, les jambes incertaines, tremblant à la pensée que sa mère apprenne ce qui s'était passé. Effrayée à l'idée de ce que ferait sa mère.

Elle cracha dans la paume de sa main et frotta le sang, sur sa jambe, à plusieurs reprises, jusqu'à en avoir la bouche sèche. Puis elle frotta ses deux mains au sol et recouvrit ses jambes et ses genoux de poussière orange pour empêcher qu'on remarque sa jambe blessée.

Elle frotta de poussière ses coudes, ses joues et son cou. Sa mère serait fâchée de la voir rentrer sale alors qu'elle avait un visiteur, mais du moins elle ne saurait rien du renard.

Alors elle se rappela le visiteur et se mit à tourner en rond à la recherche de la boîte de cartouches. C'était un cadeau pour lui, l'homme qui aimait chasser. Sa

mère disait qu'ainsi il pourrait tuer des lapins pour leur repas du soir.

La boîte avait disparu. Elle chercha partout autour d'elle, puis revint sur ses pas vers l'entrepôt, non sans jeter de brefs regards de côté, de crainte de voir repa-raître le renard.

Mais le renard avait disparu, et les balles aussi.

Elle attendit, sans bouger, sans savoir pourquoi. Le soleil descendait dans le ciel. Elle cessa de pleurer. Sa peur avait disparu, elle se sentait calme. Elle se demanda si sa mère laisserait le visiteur lui donner le fouet.

Ce ne serait pas la première fois.

Ses pensées revinrent aux balles, puis à l'endroit où elle les avait achetées. M. Trout ne lui semblait plus si effrayant. Qui sait ? Il serait peut-être content de la revoir. Et lorsqu'elle se remit en route, avec une sensation de raideur dans la jambe mordue par le renard, c'était en direction de l'entrepôt.

Rosie Sayers ne savait pas lire l'heure, et pour elle l'heure était la propriété de certains, à l'exclusion des autres. Tous les Blancs avaient l'heure, et aussi tous les gens de couleur propriétaires d'une voiture. Les hommes que recevait sa mère l'avaient, ils la mentionnaient en s'en allant : « Mon Dieu, mon Dieu, regarde-moi l'heure qu'il est. »

Elle s'inquiéta soudain du temps écoulé, de la fermeture possible des magasins. Elle pressa le pas en longeant la voie ferrée. Les rails dessinaient une courbe avant d'être avalés par un pont, aux limites de la ville. Il y avait un train à l'arrêt, avec tous ses wagons chargés de bois, aussi loin qu'elle pouvait voir. Et une odeur de pin fraîchement coupé.

Elle grimpa le talus vers le pont, en s'aidant de ses mains, et lorsqu'elle fut en haut, il y eut un coup de sifflet ; les wagons se heurtèrent entre eux avec fracas sous la traction des attelages, et l'ensemble se remit lentement en mouvement.

Debout en haut de la colline, sur le pont qui menait vers la ville, en regardant passer le train, elle pensa à sauter dans l'espace obscur entre les wagons et s'imagina entraînée jusqu'au bout de la voie. Et pour un moment il sembla y avoir en elle une deuxième personne, quelqu'un qui désirait sauter.

Alors elle se rappela l'heure, et les magasins, et s'éloigna de la voie pour retourner en ville. Elle se demandait si les autres aussi avaient en eux une deuxième personne.

Trop tard. Les magasins du bas de la rue étaient plongés dans une demi-obscurité et déserts. Les Blancs étaient rentrés chez eux. Elle pensa de nouveau à sa mère et pressa le pas. Comme si cette mère pouvait la voir.

Le magasin de M. Trout était, comme les autres, obscur. Mais il l'était déjà lorsqu'elle avait acheté les balles. Elle tourna la poignée sans effort et la porte s'ouvrit et elle attendit pendant que la cloche tintait. L'air était lourd, presque irrespirable. Elle s'y sentit comme suspendue dans l'odeur de tous les produits empilés qui attendaient d'être vendus.

Il y avait du bruit dans l'arrière-magasin. Quelqu'un était en colère. Elle fila vers la porte, effrayée à l'idée de la trouver verrouillée et d'être prise au piège. Puis elle entendit une voix, toute proche.

– Vous désirez, mademoiselle ?

Rosie se retourna et vit une dame aussi spectrale que M. Trout, mais c'était une belle dame qui se redressa en essuyant ses yeux du revers de la main et sembla reprendre contenance.

C'était la première fois que Rosie voyait pleurer une Blanche – chez les Blancs, seuls les enfants pleuraient – et elle fut surprise que les Blancs éprouvent eux aussi ce genre de sentiments et que la dame se soit laissé voir dans cet état.

– Que veux-tu, ma petite ? dit la dame.

Sa voix était douce. Comme si, dans l'obscurité du magasin, elle ne pouvait voir à qui elle parlait.

– Des balles de calibre vingt-deux, dit Rosie.

La dame se retourna et inspecta l'étagère derrière elle. La petite se rappelait l'endroit exact où M. Trout avait trouvé les balles mais elle n'osait rien dire.

Le doigt blanc de la dame glissa le long des choses empilées et dépassa les boîtes de cartouches.

– Elles sont là, dit Rosie, et la dame tressaillit au son de la voix derrière elle et fit tomber quelque chose.

L'enfant s'écarta du comptoir, une main sur sa bouche.

La dame se retourna pourtant vers elle et sourit.

– Je ne suis pas habituée à chercher des balles, dit-elle.

– Oui, ma'ame. Moi non plus.

Et dans cet instant qui les réunissait dans la confusion, ce fut comme si le renard ne l'avait jamais mordue.

La dame s'agenouilla pour ramasser ce qui était tombé. Rosie aurait voulu l'aider, mais le comptoir les séparait et elle savait, sans qu'il soit nécessaire de le lui dire, rester à sa place. Même si cet épisode désor-



donné les avait rapprochées, les Blancs croiraient qu'elle en profiterait pour voler quelque chose.

La dame se releva lentement, les joues rouges. Elle ne souriait plus.

– Et alors, dit-elle, où en étions-nous ?

– Je n'ai pas bougé d'ici, dit Rosie en montrant les paumes de ses mains ouvertes.

La dame ne regarda pas les mains de Rosie. Elle sourit, à peine, comme si le sourire faisait mal.

– C'est une façon de parler, dit-elle. Je voulais dire : que faisons-nous, déjà ?

– Nous étions en train de chercher des balles de calibre vingt-deux.

Avant que la dame ait eu le temps de se retourner vers les étagères, M. Trout apparut. Tout comme la première fois, il fut là soudainement. Debout, derrière la dame, fixant la jeune fille.

– Qu'est-ce qu'il y a encore ? dit-il.

Rosie regarda le plancher, s'efforçant de trouver ses mots, et tout redevint réel : le renard, les balles et sa mère.

– Elle veut des balles, Paris, dit-elle.

– Encore ? fit-il en s'adressant cette fois non à la dame mais à elle, Rosie.

Elle fit oui de la tête, sans lever les yeux.

– Tu as un autre billet d'un dollar ?

Elle fouilla dans la poche de son short et en sortit les trente cents qu'il lui avait rendus sur son dollar la première fois.

– Ça n'est pas assez pour une boîte de cartouches, dit-il.

Elle ne bougeait pas.

– Ça ne fait pas le compte, dit-il plus fort, comme s'il parlait à une sourde.

Elle sentit une sorte de faiblesse et comprit que le renard l'avait contaminée.

– Qu'as-tu fait des cartouches que je t'ai vendues ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

– C'est le renard, dit-elle et, sans savoir pourquoi, elle allongea la main vers son mollet.

La dame, derrière le comptoir, vit les morsures et s'approcha pour mieux les examiner.

M. Trout ne bougea pas.

– Elle a été mordue, dit la dame.

– Par un renard ? dit-il. Tu es sûre que c'était un renard ?

– Ce qui est sûr, c'est qu'elle a été mordue, dit la dame.

– C'était peut-être un chien, dit M. Trout. Vous savez faire la différence entre un renard et un chien, mademoiselle ?

Rosie mit un certain temps à comprendre que c'était à elle qu'il s'adressait.

– Oui, m'sieur, dit-elle. Je connais bien les chiens.

– Maintenant, dit-il, il faut rentrer chez toi et raconter ça à ta maman.

– Il faut la montrer à un médecin, dit la dame, un ton plus haut.

– Là-bas aussi ils ont des médecins, dit-il.

La dame posa ses mains sur les épaules de Rosie et la regarda dans les yeux. La petite perçut le parfum de son savon de toilette et celui de son shampooing. Un parfum sucré, mais pas aussi sucré que celui de l'eau de toilette de sa mère.

– Est-ce que ta maman t'emmène chez le docteur, quand tu es malade ? dit-elle.

– Ma maman ne sait pas quand je suis malade.

La dame se tourna vers M. Trout sans ôter ses mains des épaules de Rosie.

– Je vais l’emmener chez le médecin, dit-elle.

– Au diable, dit M. Trout.

– Elle a été mordue.

– Probablement par un chien de merde.

– Je ne veux pas entendre parler ainsi devant une enfant, dit la dame.

– Tu entendas tout ce que j’ai envie de dire.

La dame reçut ces paroles comme un coup en plein visage. Elle prit Rosie par la main et sortit du magasin. M. Trout, immobile, les regarda s’éloigner.

Rosie entendit le tintement de la cloche lorsque la porte se referma.

Elles traversèrent la rue et longèrent un bloc de bâtiments. La dame ne la lâchait pas mais elle marchait devant, la tirant après elle. Elles tournèrent au coin de la rue en direction de la clinique Thomas Cornell.

La clinique était de l’autre côté de la rue, face à l’Académie militaire de Géorgie, et la petite vit les soldats, dont certains plus jeunes qu’elle, courant dans tous les sens vers les bâtiments gris. Les élèves soldats avaient toujours l’air pressé, on aurait dit que le temps dont les Blancs jouissaient leur mangeait le corps.

Elle se dit qu’elle préférerait ne rien savoir de l’heure plutôt que se sentir dévorée par elle.

Elles traversèrent une rue encore, et la petite aperçut les visages, aux portières des voitures. Elle se dit qu’on ne voyait pas tous les jours une dame blanche remonter la rue en tenant par la main une gamine de couleur qui ne lui était rien.

La dame tourna brusquement à gauche, sans la lâcher. Elles montèrent quatre marches, franchirent la porte de verre. Au fond de la salle, une infirmière était assise

derrière un bureau, et la dame laissa Rosie près de la porte pendant qu'elle mettait l'infirmière au courant. L'infirmière écoutait et écrivait des choses sur un papier.

Toutes les trois secondes son regard contournait la dame pour se poser sur Rosie. Un regard si insistant que la pensée vint à l'enfant que l'infirmière était en train de faire son portrait.

Quand elles eurent fini de parler et d'écrire, l'infirmière se leva et traversa la salle pour aller vers Rosie. La jeune fille recula.

– Tout va bien, dit la dame. Le Dr Braver veut seulement t'examiner.

Elle regarda les yeux de la dame et elle la crut et se laissa emmener jusqu'à une petite salle, tout au bout d'un couloir.

– Le docteur vient tout de suite, dit l'infirmière.

Elle posa les papiers écrits par elle sur un meuble en verre, fronça les sourcils et ferma la porte.

La pièce était blanche et nue, avec seulement un lit étroit contre un mur et une chaise de bois contre l'autre. Entre les deux, un évier et le meuble de verre transparent. Rosie pouvait voir ce qu'il y avait à l'intérieur, des flacons remplis de pilules et du coton hydrophile, sur des étagères, mais elle ne pouvait lire ce que l'infirmière avait écrit sur elle et posé sur le meuble.

Elle s'assit sur la chaise et attendit. Au mur il y avait une photo : un garçon blanc et son grand-père pêchant dans une rivière. Elle la regarda pendant une minute entière et conclut que ni l'un ni l'autre n'avait jamais tenu une ligne de sa vie.

Elle réfléchissait encore à la bonne façon de pêcher quand la porte s'ouvrit. Le médecin parut, les sourcils froncés, comme l'infirmière, cheveux blancs et chaus-

sures blanches, avec un instrument de docteur autour du cou, une chose qui pendait sur sa poitrine sans même qu'il ait l'air de la savoir là.

Il ne dit rien pour commencer. Il alla vers le meuble et consulta le papier posé dessus. Il dit, sans cesser de lire.

– Tu as été mordue ?

Elle ne savait pas s'il s'adressait à elle ou au papier. Il se retourna et la regarda en face.

– Tu as entendu ce que je t'ai demandé ?

– Oui, m'sieur, dit-elle.

– Bon, alors, tu as bien été mordue, ou tu as inventé ça ?

– Non, monsieur, je n'invente pas.

– Donc tu as été mordue.

Elle montra l'endroit, sur sa jambe. Il l'examina sans s'approcher vraiment.

– Il y a longtemps que tu as pris un bain ? dit-il au bout d'une minute.

– Samedi.

Il fronça les sourcils. Il avait décidément l'air aussi malheureux qu'elle.

– Toute cette saleté, depuis samedi seulement ?

À son tour elle baissa les yeux sur sa jambe.

– Je crois bien que si.

Sans ajouter un mot il quitta la pièce. L'infirmière parut au bout d'un instant. Elle nettoya l'endroit mordu avec de l'eau prise à l'évier et du savon. Sa main était rude, et elle ne touchait la peau qu'avec la compresse. Rosie voyait, à son expression, que ça ne l'amusait pas de laver la jambe d'une petite fille de couleur.

Quand elle eut fini, Rosie vit un cercle de peau propre autour des morsures et des stries d'eau sale tout au long de son mollet et sur ses chevilles. L'infirmière

jeta la compresse dans un seau et se lava énergiquement les mains au-dessus de l'évier. Cela lui prit plus de temps qu'elle n'en avait mis à nettoyer les morsures de Rosie.

Lorsque le médecin reparut dans la pièce, il tenait une aiguille à la main. Une aiguille assez longue pour traverser le corps de Rosie de part en part.

– C'est pour quoi faire ? dit-elle.

Le médecin prit un air las.

– C'est une piqûre contre la rage, dit-il.

Mais elle fit non de la tête et recula sur sa chaise.

– Si tu as été mordue par un renard, dit-il, il faut te faire des piqûres (il leva l'aiguille pour la lui montrer) dans le ventre.

– Je ne veux rien dans mon ventre que les choses que j'avale.

– Bon, dit-il. Tu es bien sûre qu'il ne s'agissait pas d'un chien ? Si c'était un chien, la police va seulement te ramener à la maison et peut-être te demander à quoi ressemblait l'animal. Si c'était un chien, c'est simple comme bonjour.

Elle voyait son regard, sans comprendre ce qu'il lui voulait.

– La police ne sait pas où j'habite, dit-elle.

– Ils t'emmèneront où je dirai, dit-il.

– Pourquoi ils feraient ça ?

– C'est comme ça. Quand on t'emmène ici parce que tu as été mordue, la police doit te ramener chez toi.

La petite, immobile, contemplait l'aiguille.

– Alors je crois que je vais rentrer à la maison, dit-elle.

Le médecin reposa l'aiguille sur le meuble en verre.

– Donc ce n'était pas un renard, dit-il.

– Non, monsieur, dit-elle.

– Beaucoup de chiens, dit-il, ressemblent à des renards, n'est-ce pas ?

Et à nouveau il quitta la pièce, et une minute plus tard l'infirmière la fit sortir à l'arrière de la clinique et attendit avec elle l'arrivée de la voiture de police.

L'agent la fit monter à l'arrière et s'installa au volant.

– Où allons-nous, mam'zelle ? fit-il.

Elle ne répondit pas.

– Où habites-tu ? dit-il en se retournant vers elle.

– Aux Bottoms, dit-elle.

Il mit le contact et s'engagea dans l'allée.

– Un quartier sympa, à ce qu'on dit – elle vit son sourire.

Au bout de l'allée il tourna à gauche et prit la direction de la ville. La petite pressa son visage contre la vitre. Lorsqu'ils passèrent dans la rue principale, elle aperçut la dame qui revenait vers le magasin. Elle semblait marcher sans but, comme si elle n'avait pas encore décidé où aller.

La voiture longeait la voie ferrée. La route fut facile jusqu'à la sortie de la ville, puis les cahots commencèrent à secouer Rosie qui se heurtait du front et des dents contre la vitre dont elle finit par s'écarter en y laissant une trace humide.

La route traversa une zone de broussailles et s'engagea entre deux grands pins. Soudain il fit sombre et Rosie entendit les branches griffer la carrosserie. Puis de nouveau l'espace s'ouvrit et elle revit la voie de chemin de fer, la scierie, puis Damp Bottoms.

Elle se sentait excitée, comme si elle revenait chez elle après un long voyage, et elle se demandait ce que

penseraient les voisins de la voir revenir en voiture de police.

L'agent arrêta le moteur et se tourna vers elle pour la deuxième fois.

– Home, sweet home, dit-il.

– Oui, m'sieur.

– C'est bien là ?

Elle vit, par la portière, la moitié des habitants des Bottoms debout sur leurs vérandas, attendant de savoir ce que la police venait faire ici. Une seule voiture, c'était inhabituel, et de toute façon une telle visite présageait tout sauf la bonne nouvelle de l'Évangile.

L'agent descendit, et sous son poids, la voiture pencha du côté gauche, puis se redressa. Il ouvrit la portière.

– C'est là, ta maison ? dit-il.

Elle désigna du menton le toit goudronné, juste devant eux. Presque tous ses frères et sœurs étaient là, mais elle ne vit ni sa mère ni le visiteur. L'agent se dirigeait déjà vers la maison mais soudain, sans savoir pourquoi, elle ne voulut pas le voir approcher. Il souriait, quelque chose l'amusait, qu'elle n'arrivait pas à comprendre. C'était un gros homme, assez jeune, et son cou se gonflait au-dessus du col de l'uniforme. Il marcha devant elle jusqu'aux marches de la véranda.

– Me voilà chez moi, dit-elle.

Il hocha la tête sans cesser de sourire.

– Je vais te remettre à ta maman, dit-il, c'est la loi.

De nouveau Rosie redouta de le voir s'approcher de la maison. Elle s'arrêta, mais sans plus se soucier d'elle il monta les deux marches entre les frères et les sœurs de Rosie. Arrivé devant la porte, il se tourna vers elle et cligna de l'œil.



Il frappa et alors elle vit le visiteur de sa mère à la fenêtre, sur le côté droit de la maison.

Il se tenait contre le mur, ombre sur ombre, la poitrine soulevée d'une respiration haletante, comme s'il avait été longtemps poursuivi. L'agent frappa une deuxième fois et la mère de Rosie ouvrit la porte dans le même temps que le visiteur se hissait sur le rebord de la fenêtre où il se tint accroupi sur ses talons, et Rosie vit qu'il tenait, entre ses dents, un couteau qui donnait à sa bouche l'apparence d'un sourire.

– Madame Sayers, disait l'agent, gardien de la paix Andrews ! J'ai quelque chose pour vous.

Le regard de la mère contourna le policier, reconnut sa fille.

– Qu'est-ce qu'elle a fait ?

La tête de l'agent se carra dans son col, et le rouleau de chair réapparut.

– Rien, dit-il. Mais une dame blanche l'a emmenée à la clinique, elle lui a dit qu'elle avait été mordue.

Dans les yeux du visiteur il y avait de la peur et de la folie. Il était perché sur le rebord de la fenêtre, sans bouger d'un cil, mais la jeune fille savait que tout son intérieur bondissait contre ses côtes.

– J'ai pas d'argent à gaspiller pour des bêtises, dit la mère au policier. Cette fille a rien à faire dans une clinique.

– Je ne sais pas de quoi il s'agit, dit le policier, je suis chargé de vous la ramener, c'est tout.

Sans cesser de sourire, il promenait son regard sur la véranda, puis à l'intérieur de la maison. Le visiteur sauta de la fenêtre, toucha à peine le sol, courant déjà, le couteau toujours entre les dents.

Une bande d'enfants s'était formée sur le côté de la maison pour voir le policier parler à la mère de Rosie

Sayers, et lorsque le visiteur bondit, l'un d'eux poussa un cri, repris par tous les autres. Le policier fut là en deux enjambées et vit l'homme.

– Fils de pute, dit-il, et il enleva sa casquette, ses chaussures et ses chaussettes et se lança à sa poursuite.

Des enfants s'approchèrent pour examiner les chaussures abandonnées. Rosie Sayers resta où elle était. Sa mère rejoignit le côté de la maison, les mains sur les hanches, et apostropha le policier qui s'éloignait.

– Vous n'avez pas de mandat contre cet homme, dit-elle. Cet homme a rien fait du tout.

Mais les enfants eux-mêmes savaient que c'étaient des histoires. Si vous fuyez, le devoir d'un policier est de vous courir après.

Le visiteur disparut dans la scierie d'où il ressortit par l'autre côté au bout d'une minute pour filer rapidement sur une longue bande d'herbe qui menait à Sleepy Heights. Beaucoup de filles de Bottoms travaillaient comme bonnes à Sleepy Heights : c'était le dernier endroit où se réfugier pour un nègre étranger à la ville.

L'agent courait sur sa trace, tenait la distance et sembla même gagner du terrain en montant la prairie sur la colline.

La mère regarda disparaître le visiteur, le policier à ses trousses, puis se tourna vers Rosie. La petite recula, mal assurée sur ses jambes. Une seconde plus tard, avant même de savoir ce qu'elle allait dire, elle entendit les mots sortir de sa bouche.

Et les mots disaient qu'elle avait été mordue par un renard.

Le regard de la mère changea. Elle semblait avoir oublié le visiteur, le policier et tous les gosses de la cour. Elle semblait avoir oublié l'enfant elle-même.